



L'histoire, nécessaire mais difficile à enseigner

L'histoire fait partie de ces disciplines réputées difficiles à enseigner. Si la majorité des enseignants reconnaissent son absolue nécessité dans l'enseignement obligatoire, même à l'école élémentaire, surtout pour sa dimension civique, beaucoup sont désarmés devant l'énormité des programmes et les choix que l'on est amené à faire. Benoît Falaize s'attache à répondre aux questions que se posent tous les enseignants sur la manière de s'y prendre, le choix des documents ou les axes à tenir.

Charlemagne n'était pas barbu, qui l'écu

Avant de démarrer la 2^e séance consacrée à Charlemagne, Audrey Leclerc fait un petit rappel de la semaine précédente avec ses élèves de CM1 de l'école élémentaire Dunoyer de Segonzac à Antony : « *Qu'est-ce que l'on sait sur Charlemagne ?* » demande-t-elle. Les réponses fusent : « *Il n'était pas souvent sur son trône* » dit Lucas. « *Il était grand mais n'avait pas les cheveux longs, plus du tout comme Clovis* » ajoute Valentine et Lisa de compléter « *Il n'avait pas de barbe* ». Ah bon, le grand empereur carolingien n'avait pas de barbe alors qu'il en porte bien une sur le tableau du XVI^e siècle présenté la semaine dernière. « *Oui mais le peintre ne l'avait jamais vu, alors que sur la pièce de monnaie il est sans barbe et avec des feuilles de laurier comme César* » explique Rostan.

« *L'entrée par les documents leur permet de construire leurs connaissances, en groupe, en observant, en proposant, en argumentant, en se chamaillant parfois...* » et pour la jeune titulaire les outils proposés par Benoît Falaize, documents variés ou anecdotes, permettent une interaction propice à la compréhension et à la construction des savoirs. « *Quand ils ont vu cette image du trône en marbre vide, ils ont tout de suite compris qu'il était toujours absent en train de faire la guerre* » ajoute-t-elle. Comme cette pièce de monnaie « *c'est sûr, c'est d'époque* » a ajouté Ryan. « *Vous connaissez cet auteur ?* » interroge Audrey après la lecture d'un texte sur l'amitié de Charlemagne et du roi des Perses Hârun-Al-Rachid « *Oui c'est Eginhard, c'est celui qui avait décrit Charlemagne dans un autre texte* » répond Mathilde. « *Et en plus, ils retiennent bien mieux !* » sourit l'enseignante.



© MIBR / ANSA

« Avec l'histoire, nous inscrivons les élèves dans les enjeux du présent »

BENOÎT FALAIZE

Agrégé et docteur en histoire, enseignant à l'institut d'éducation de l'ESPE de Versailles, au sein de l'Université de Cergy-Pontoise, Benoît Falaize est un spécialiste de l'enseignement de la Shoah et des questions controversées (colonisation, esclavage, immigration...). Il est l'auteur d'une thèse d'histoire sur « l'évolution de l'enseignement de l'histoire à l'école élémentaire, de la Libération à nos jours, débats et pratiques pédagogiques ». Il a rejoint la DGESCO pour être chargé d'études « laïcité et valeurs de la République » après les attentats de janvier 2015.

Pourquoi enseigner l'histoire aux élèves dès le primaire ?

BF. C'est une question qui se pose depuis le XIX^e. Faut-il le faire ? N'est-ce pas trop tôt ? En faisant de l'histoire à cet âge, on favorise l'ouverture au monde et l'ouverture aux autres. On permet aux élèves de comprendre d'autres manières de faire, de penser, de concevoir. On introduit avec eux des éléments de complexité en même temps que des éléments de compréhension de l'altérité et du divers. Travailler sur les différentes manières de voir un même événement, permet de faire comprendre aux élèves la pluralité des points de vue et de lutter efficacement contre les stéréotypes et les préjugés de toutes sortes. L'histoire, c'est un changement de focale et c'est la possibilité de comparer dans le temps, tout en comprenant que la comparaison reste toujours soumise aux singularités du contexte. En permettant aux élèves de prendre goût à l'histoire, nous faisons mieux que de leur donner une culture générale (ce qui en soi est déjà très bien). Nous les inscrivons dans les enjeux du présent.

Une discipline jugée nécessaire mais difficile à enseigner ?

BF. Il y a plusieurs arguments à cela : le fait qu'il faille connaître beaucoup de choses, la peur de se tromper, de dire n'importe quoi, ou pire, de donner une interprétation erronée ou anachronique. Les craintes devant cet enseignement

« Raconter des histoires est tout sauf ringard et réactionnaire. »

sont nombreuses. Et puis avec quel document faire passer telle notion ? Et comment me bâtir une bibliothèque de ressources documentaires en adéquation avec ce qu'il faut faire apprendre ? Comment faire ? Comme s'y prendre ? Comment délimiter son sujet ? Comment choisir ses documents ? Et aussi quels axes retenir face à l'énormité de la densité historique au programme ? Et malgré ces craintes, tout le monde ou presque considère que c'est une discipline essentielle à l'école.

Où se situent les difficultés d'apprentissage des élèves ?

BF. On a longtemps considéré que c'était la construction d'un temps historique qui posait des problèmes. En fait, les élèves sont très curieux, et même s'ils ne peuvent toujours avec précision placer sur une frise tel événement par rapport à tel autre (mais quel adulte non historien le peut ?) ils n'en comprennent pas moins le sens de l'événement, ou la logique de ce qui est présenté par les maîtres. Les difficultés sont aussi liées aux capacités d'abstraction et la compréhension du lexique historique.

Quelle place donner aux documents ?

BF. Une place importante, parce que le document atteste la trace du passé. C'est par lui que nous pouvons entrer en dialogue avec des acteurs ou des œuvres du passé. Pour autant, nous ne pouvons pas tout faire dire aux documents, du fait de leur complexité, de leur petitesse dans certains manuels scolaires, ou encore de la difficulté dans le temps donné à l'école, pour contextualiser suffisamment le document par rapport à d'autres. Ici, c'est le travail de l'historien ou du prof d'histoire, mais pas de l'élève. Mais le document reste une fenêtre sur le passé, sur des manières de concevoir différentes. C'est aussi un outil précieux pour entrer dans l'écrit, ou dans la dimension sensible qu'offre l'histoire des arts (peinture, sculpture, musique, architecture...).

Faut-il raconter des histoires aux enfants ?

BF. Dis comme cela, cela effraie tout le monde : « non ! L'histoire n'est pas une histoire à raconter, mais à construire avec les élèves ». Mais si l'on accepte l'idée que les élèves travaillent beaucoup en écoutant une histoire, en la lisant, ou en la produisant, en interaction avec les documents, alors on découvre que « raconter des histoires » aux enfants est tout sauf rin-

gard et réactionnaire... La place du récit ne se réduit pas au seul « raconter », mais intéresse aussi la construction d'un discours raisonné et documenté sur le passé. Avec cette alternance entre les traces du passé disponibles sous formes de documents et une mise en récit subtile et simple à la fois, on touche à une des dimensions centrales de l'importance de l'histoire en classe.

Comment rendre cet enseignement vivant ?

BF. En prenant du plaisir à le transmettre, en donnant du plaisir à le recevoir. Rendre l'histoire vivante, dans ses émotions, sa violence parfois, ses solidarités et ses joies aussi, c'est accepter, dans sa pratique professionnelle de pouvoir rendre compte de la vie d'individus engagés dans l'expérience profondément humaine que nous partageons avec eux, séparés parfois par quelques siècles, dans des contextes certes différents, mais où s'expriment aussi le bonheur, la tristesse, le pouvoir, la domination, la réussite, les échecs, la peine, l'enthousiasme, la foi, les combats, les espoirs, les défaites, et les victoires aussi.

PROPOS RECUEILLIS PAR VIRGINIE SOLUNTO

« L'histoire c'est un changement de focale. »